

# Chauffeur de maître

par Catherine Legeay

Il avait plu toute la journée, et la grève des transports en commun avait jeté sur le périphérique tout ce que l'industrie automobile a pu produire : berlines, limousines, véhicules tout terrain, fourgons et utilitaires, poids lourds en transit vers le Nord ou le Sud de la France, deux roues aux conducteurs agiles et insolents... Antonio était las et désabusé. Il n'avait chargé que des impatientes, des agressifs et des méprisants que le fait de se retrouver enfin confortablement assis, à l'abri de la pluie et en route pour leur destination, rendait encore plus désagréables.

Le dernier, ou plutôt la dernière, semblait avoir été l'apothéose du détestable, tel que la promiscuité des personnes, des véhicules et des animaux typiques de l'agglomération parisienne en produit sans relâche. Une fois montée à bord de la vieille Laguna d'Antonio, elle avait poursuivi les gesticulations dont elle avait usé pour le faire s'arrêter, presque à contresens, sur le trottoir opposé. Il ne s'était arrêté que pour éviter de heurter ce pantin hystérique et trempé qui serrait contre sa poitrine un petit chien très laid dont la pluie ravivait l'odeur de crin mouillé. Antonio s'était senti découragé de devoir échanger avec cette femme d'abord aimable dans sa satisfaction d'avoir trouvé une voiture, puis partie dans une déclaration d'exigences diverses par laquelle elle marquait bien sa supériorité : il faudrait la laisser non pas à l'entrée de l'impasse mais au fond, vu qu'il pleuvait. Il faudrait attendre que son mari descende avec un parapluie pour ne pas mouiller son auguste personne, ni le petit trésor à quatre pattes qu'elle serrait contre elle en lui adressant d'agréables et rassurantes paroles. Il faudrait qu'il avance au portail sans tarder pour sortir dès qu'elle actionnerait sa télécommande. Repue de son discours et assurée que le chauffeur se conformerait à ces prescriptions en se comportant comme un chauffeur de maître, elle commença de repoudrer sa face ternie par le mélange de maquillage rance et de pluie. L'odeur douceâtre de ce plâtras, unie à l'odeur de chenil, écœura Antonio.

Le seul avantage était que la destination de sa cliente le mettait sur le chemin du retour. Il n'aurait pas à retraverser Paris pour rentrer chez lui. Même s'il n'était pas pressé de rentrer chez lui, c'est-à-dire chez ses parents qui l'hébergeaient depuis sa séparation d'avec sa petite amie Sandrine. Il était partagé depuis trois mois : le confort affectif, l'amour inconditionnel de ses parents, le passage toujours si animé et réconfortant de sa jeune sœur Alma, le couvert toujours mis pour accueillir l'excellente cuisine de sa mère Rosa, la discrétion de son père qui quittait la loge très tôt pour sortir les poubelles puis partir au travail, étaient un grand réconfort, en même temps que tous ces bonheurs attisaient sa culpabilité et son sentiment d'échec vis-à-vis de Sandrine. Ce monde-là, ce nid bien tissé, Sandrine n'en aurait pas voulu. Ce n'était pas assez raffiné ni moderne à ses yeux. Dans trente ans, qui sait si elle ne ressemblerait pas à la bourgeoise clinquante, pénétrée d'importance et de richesse, qui s'agitait sur le siège arrière :

- Oh, mais, il ne faut pas passer par là, vous allez voir, c'est tout le temps bouché...

Antonio ne répondit pas et lui désigna juste de l'index l'écran de son portable connecté sur Waze, qui validait son trajet.

- Mmm, si vous le dites... moi je n'y connais rien à ces GPS.

Il dut stopper longtemps à un feu rouge, pour laisser passer à deux reprises la file perpendiculaire, entrelacs de carrosseries rutilantes sous la pluie, de pare chocs en un front presque militaire et menaçant, de deux-roues chevauchés par des impatientes habiles et triomphants.

Puis devant lui s'ouvrit l'avenue des beaux quartiers tout à coup presque déserte. Des ombres la parcouraient, qu'Antonio doubla avec lenteur. Peut-être encore un client à charger après elle ? L'impasse où il devait la déposer était en vue. La femme reprit ses explications en forme d'ordres : le portail, le mari, le demi-tour au bout de l'allée, à moins qu'il ne lui fallût repartir en marche arrière si le voisin du deuxième était déjà rentré et avait garé sa voiture au fond de l'impasse : c'était le cas. Antonio mit à toute cette logistique une nonchalance calculée. Il en avait assez de sa journée, assez de son métier, assez de sa cliente, assez de Sandrine, assez de tout.

Il la confia au mari empressé descendu avec un parapluie, prit le montant de la course et entendit à peine un remerciement. Il recula soigneusement, et vit dans son rétroviseur arrière une silhouette dangereusement proche de sa voiture. Il s'arrêta, prêt à ouvrir sa vitre pour héler l'importun. C'était une jeune femme qui frappa doucement de son index plié la vitre du chauffeur. Antonio descendit sa vitre :

- Vous pourriez me prendre ? Vous êtes disponible ? Je vais Porte d'Auteuil ...

Cette course allait l'éloigner de chez lui. Il était déjà huit heures... Mais la jeune femme resta silencieuse et eut un petit sourire de supplication. Elle avait de belles dents, et des yeux presque luisants dans l'obscurité, maintenant que l'éclairage de l'impasse venait de s'éteindre.

Antonio acquiesça, et elle montra prestement à l'arrière.

Sa présence imposa le calme au tourbillon de pensées qui emmenait Antonio au vortex de ses tourments. Il semblait que, chargé de cette belle personne, Antonio ne redoutât plus la pluie sciant méthodiquement l'air lourd, noir et pollué de ce soir, ni les embouteillages prévisibles à mesure que l'heure tournait. Il savait combien l'habitable était un refuge, un nid où se concentraient des effluves, émanant des inconnus qui y entraient brusquement, créant avec lui des liens précocement nés, aussitôt défaits, non sans laisser dans ce nid une unité de sentiments entrant parfois en résonance avec les siens : l'espace de quelques minutes, une personne lui ouvrait son âme joyeuse ou enténébrée. Comme ce soir avec cette jeune dame. Comment la désigner autrement ? C'était une dame. Ce n'était pas seulement sa vêtue raffinée, sa jupe en corolle dont les longs plis frôlaient le siège arrière, à quelques centimètres de mousse polyester du dos d'Antonio. Ni les chaussures à talons dont l'abord sur la portière avait produit un son sec, et un immédiat essuyage au mouchoir en papier par leur propriétaire : rien à voir avec la précédente et ses baskets griffés au son mou, qui pouvaient bien prendre la pluie. Ce n'était pas non plus sa conversation innocente avec un époux, des enfants, qu'elle déroulait en mettant à profit le trajet.

- Alors, tu sais, la cliente dont je t'avais parlé... elle lance un parfum, elle m'a donné un échantillon : Eau de Péridot, ça s'appelle... ça sent bon ! et, joignant le geste à la parole, elle sortit un petit flacon de son sac et pressa une fois, sur son poignet. Puis fit un signe à Antonio :

- je vous en mets un peu ?

Antonio acquiesça : ça devait encore sentir le chien mouillé à l'arrière.

Ainsi il croisa, dans le rétroviseur ce regard doux et fier d'une personne sortant presque pimpante d'une journée parisienne s'étirant dans le gouffre noir et mouillé du périphérique. Oui, c'était une dame, à n'en pas douter. Il sentait son sourire, le pli gracieux de ses lèvres, et cette mystérieuse bienveillance à son égard. Il les sentait comme une fusion autour de lui, comme une lumineuse estafilade dans la pénombre lacérée de pluie.

Elle parlait maintenant du week-end. Elle organisait, avec méthode, le samedi qu'ils iraient passer à plage, son mari, leurs enfants et elle.

- Ce serait mieux d'aller à Saint Hilaire... on pourrait mettre Paul au cours de natation. Il faudrait réviser les vélos pour aller sur la plage avec Louise.

Il y avait donc dans sa vie un mari, et Louise, et Paul. Elle leur donnait dans cette conversation anodine tout son être rayonnant. La plage lui irait bien, qui fait elle aussi un don gratuit de l'infini. Antonio dut se ressaisir : il approchait de la destination. Il ralentit pour avoir encore un feu rouge, quelques minutes de sursis. Son portable tinta et un message s'afficha sur l'écran au-dessus du tracé de sa course. Sandrine !!! Il tarda à redémarrer et se fit klaxonner par l'automobiliste derrière lui. Il reprit un rythme lent, puisqu'il était presque arrivé. Il eut le temps de lire « on peut se voir ? demain au Romano ? ». Que cachait cette reprise de contact ? Une bonne, une mauvaise nouvelle ? Quand ils s'étaient quittés, elle était en train de monter une « start-up ». Cela lui prenait tout son temps, elle était nerveuse, quelque conseiller bancaire ou quelque consultant en entrepreneuriat inclusif l'avait séduite, valorisée, ce qu'Antonio n'avait pas su faire : lui, il n'y comprenait rien aux starteupes, et elle le lui avait d'ailleurs bien fait sentir son infériorité intellectuelle dans ce domaine. Mais la revoir, même pour entendre qu'elle allait s'installer avec un conseiller bancaire, déménager à Bordeaux, à Londres ou à Bruxelles...

La jeune dame lui fit signe qu'elle était à destination et Antonio pila juste après un feu rouge, le temps qu'elle descendît. Son cœur se serra à l'idée de la sentir s'enfuir dans la nuit :

- Voilà, c'est vingt euros quinze, enfin vingt euros...

Elle régla, le temps pour lui de sentir la courbe douce et tiède des doigts qui lui tendaient un billet de vingt euros. Elle salua d'un aimable « bonsoir monsieur, merci beaucoup » et sortit. Il la vit pousser le portail d'un immeuble bourgeois. Il démarra et s'arrêta un peu plus loin pour relire le message de Sandrine, tenter de déchiffrer le mystère de ces deux lignes. Il constata alors qu'il avait oublié d'arrêter le compteur, et qu'il marquait désormais dix-huit euros. C'était l'horloge qui indiquait vingt heures quinze lorsqu'il l'avait déposée, et non le compteur. Quelle méprise ! il se traita d'imbécile, c'était la faute de Sandrine et de ce message qui l'avait ému et perturbé.

Il chercha un bout de papier et ne trouva que le dos de la page 2 de son compte rendu de contrôle technique : une page inutile de conditions générales, qu'il dégrafa du document. Il se sentait calme, paisible, et très sûr de lui. Les clients pouvaient bien râler, la pluie tomber, la circulation se congestionner à l'approche de la porte Maillot, il se sentait joyeux d'agir avec honnêteté, vaillance et bon sens. Il s'appliqua

à écrire en caractère bâtons, méfiant envers son écriture que Sandrine lui avait souvent reprochée.

*J'ai déposé ce soir une jeune dame dans ce hall, je me suis aperçu que j'avais facturé trop cher la course, si la dame se reconnaît dans son message elle peut me contacter au 06.33.33.33.00, afin de réparer l'erreur. Taxi Antonio.*

Il partit à pied sous la pluie après avoir mis ses feux de détresse, jusqu'au portail de l'immeuble où la jeune dame était entrée et glissa son feuillet sous la porte. Il le vit voler sur le sol de marbre éclairé et se caler au pied de l'escalier. Il n'était pas tard, quelqu'un allait le trouver et le mettre en évidence. Antonio était sûr que des forces invisibles et bienveillantes mettraient son discours sous les yeux de la jeune dame. Demain, elle l'appellerait.

Publication : Été 2023